

Toutefois, la défaite des Champs Catalauniques en 451 ap. J.-C n'a pas mis son empire en péril (p. 233). K. Rosen montre bien que la fragilité de l'empire hunnique est révélée par la mort brutale d'Attila en 453 ap. J.-C. : un an après celle-ci, il a disparu (p. 230). Prosper Tiro, *Chronique*, 1370, résume bien cet effondrement (p. 231-232) : conflits immédiats entre ses fils, défection des nations soumises, guerres épuisant les forces des protagonistes. Sans doute, comme le célébra le chant funèbre rapporté par Jordanès, *Getica*, 49, Attila n'était mort ni sous le coup de ses ennemis ni par une trahison des siens, mais « parmi sa nation florissante, au milieu des festivités, plein de joie... sans souffrances » (trad. O. Devillers, Jordanès, *Histoire des Goths*, Les Belles Lettres, 1995), mais cette mort a mis à nu les limites de son rôle historique (p. 230). Attila aura davantage mis son empreinte sur l'espace que sur le temps. Outre son intérêt pour le sujet traité, le livre de K. Rosen est une contribution significative à la question fondamentale de la portée et des limites de l'action des individus dans l'histoire.

Alain CHAUVOT

Umberto ROBERTO et Laura MECELLA (Éd.), *Governare e riformare l'impero al momento della sua divisione. Oriente, Occidente, Illirico. Actes du Colloque International de Rome (26-27 septembre 2011)*. Paris, École Française de Rome, 2016. 1 vol., 386 p., 6 fig. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 507). Prix : 25 €. ISBN : 978-27283-1127-9.

Ce livre est la publication des actes d'un colloque tenu à Rome en septembre 2011, lui-même issu d'un programme de recherche de l'École Française de Rome « Réformer la cité et l'Empire : initiative politique et processus de décision » (2008-2011). Umberto Roberto expose clairement l'enjeu principal dans une *Introduction* qui présente aussi bien la problématique que le bilan et les perspectives : au V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., comment l'Empire romain d'Orient a-t-il survécu, à la différence de son homologue occidental ? Se proposent d'apporter des éléments de réponse douze contributions, toutes fort érudites, présentées selon un plan tripartite : le gouvernement de l'Empire ; la défense de l'unité impériale ; les Balkans et l'Illyricum. Assurément les réponses ne peuvent être que partielles, et l'ambition du volume ne vise pas l'exhaustivité ; de surcroît, si l'on prend en compte la suggestion comparative énoncée par Umberto Roberto, p. 7-8, on constate que, si certaines contributions sont explicitement comparatives, d'autres ne le sont qu'implicitement et certaines ne le sont pas du tout. C'est donc par une lecture attentive qu'il faut chercher des réponses à la question initialement posée, dès lors qu'on y intègre bien une dimension comparative. En ne reprenant que partiellement le plan, on proposera de construire ce compte rendu autour de trois thèmes, inégalement abordés, et qui peuvent se recouper. 1) Gouvernement de l'Empire : principes, méthodes, acteurs. 2) Rapports entre les *partes* et question de l'unité impériale. 3) Aspects des transformations à long terme des structures de l'Empire romain d'Orient. 1) On peut partir d'une observation générale, développée par Sylvain Destephen (p. 15-50) : le discours « officiel », développé par les panégyristes, et, précisons-le, dans les deux *partes*, exclut toute idée de rupture, mais s'attache à mettre en avant, dans un esprit conservateur, les notions d'ordre et de tradition ; c'est dans ces limites, qui n'imposent pas l'immobilisme, que

la réforme est pensée comme possible. On peut dès lors s'interroger sur les marges de manœuvre des gouvernants face aux contraintes, notamment externes, de grande ampleur qui leur sont imposées, et sur les rapports entre ce type de discours et la dureté voire la violence d'affrontements internes, rapports qui montrent des écarts entre diverses façons d'exercer le pouvoir. De fait, la question de l'exercice de celui-ci est au cœur de plusieurs contributions. Laura Mecella met ainsi en évidence l'affirmation sous Théodose d'une politique autoritaire et centralisatrice menée par l'empereur et ses fonctionnaires aux dépens des traditions d'autonomie des institutions municipales de l'Orient hellénistico-romain (p. 51-83) – on pourrait rapprocher ses réflexions de celles de Fiona Haarer sur les interventions impériales dans la gestion des cités, qui portent largement sur la période postérieure à Théodose (*infra*). Cette confrontation, montre L. Mecella, s'accompagne sous Théodose d'une tension de nature religieuse entre des bureaucrates chrétiens et de hauts responsables païens comme Tatien (condamné à l'exil) et son fils Proculus (condamné à mort). De façon plus générale, la question des rapports entre pouvoir et religion est étudiée, par Mario Mazza, à propos d'une *fides catholica* désormais liée au pouvoir impérial et confrontée au paganisme ou aux diverses formes d'« hérésie » (p. 103-124). C'est la nécessité de l'homogénéité de l'Empire qui est fondamentale, comme en témoigne la législation : si les matières strictement religieuses sont de la compétence des évêques, l'État a pour objectif, à travers les lois recueillies dans le *Code Théodosien*, de maintenir l'unité de la *fides catholica*. Quant aux acteurs, la bureaucratie orientale est plus particulièrement étudiée par Salvatore Cosentino (p. 85-102). À la différence de l'aristocratie sénatoriale romaine, celle-ci est davantage ouverte à l'aristocratie provinciale et aux parvenus, voire aux eunuques, et elle parvient à limiter l'influence de la hiérarchie militaire (Timo Stickler observe d'ailleurs, p. 294-295, qu'en Occident Aetius contrôle le terrain politique, alors qu'en Orient les empereurs, face à Aspar, ont pu garder la main dans ce domaine). L'exercice de la fonction impériale est en effet confronté à la présence de chefs militaires, d'origine barbare (Ricimer, Aspar, dont Avshalom Laniado étudie, p. 325-344, la suite de *phoideratoi* goths de confession arienne) ou non barbare (Aetius). L'importante figure d'Aspar est au cœur de cette « histoire comparée » (Timo Stickler, p. 289-306) – Umberto Roberto observe d'ailleurs, p. 9-10, que l'étude des analogies et des différences entre Aspar et ses collègues occidentaux pourrait être approfondie, suggérant de creuser une piste d'étude susceptible de se révéler féconde. Umberto Roberto met en lumière le drame d'Anthemius, empereur d'Occident de 467 à 472 (p. 163-195). Ce cas est d'autant plus intéressant que celui-ci, nommé par l'empereur d'Orient Léon I<sup>er</sup> avec l'accord du Sénat de Rome, provient de la *pars orientalis* et qu'il importe en Occident une culture hellénique et des pratiques de gouvernement héritées de Constantinople. Disposé à la tolérance sur le plan religieux, Anthemius rend à Rome sa fonction de résidence impériale. Comme Léon I<sup>er</sup>, il refuse, au fond de lui-même, le modèle théodosien d'une intégration romano-barbare au sommet de la société ; c'est donc pour lui un sacrifice que de consentir au mariage de sa fille Alypia avec le patrice Ricimer, illustration de cette tentative d'intégration (en revanche, en Orient, Léon I<sup>er</sup> refuse que le fils d'Aspar Patricius épouse sa fille). En 471, la rupture entre Anthemius et Ricimer coïncide avec l'assassinat d'Aspar. Mais l'année suivante, Ricimer se débarasse d'Anthemius, et ce, avec l'accord des Vandales : les deux *partes* n'auront donc

pas géré de la même façon la question des alliances matrimoniales romano-barbares. 2) Ces épisodes s'inscrivent dans la complexe question des rapports entre les *partes* et, plus généralement, dans celle de la notion d'unité impériale. Peter Heather montre que, contrairement à une idée souvent avancée, l'Orient ne s'est pas désintéressé de l'Occident pendant la plus grande partie du V<sup>e</sup> siècle (p. 199-224) ; Umberto Roberto relève d'ailleurs, p. 176, qu'Anthemius lui-même a pu espérer restaurer l'unité de l'Empire au profit de son propre fils Marcien, époux de Leontia, fille de Léon I<sup>er</sup>, en 471. De fait, plusieurs contributeurs s'accordent pour placer à la fin des années 460 et au début des années 470 un tournant décisif. Ainsi, Umberto Roberto, p. 188-190, estime qu'en 472, en éliminant Anthemius, Ricimer porte un coup fatal à la notion d'unité impériale et privilégie désormais la structure des *nationes* romano-barbares ; la paix de 474 avec les Vandales, conclue par l'empereur d'Orient Zénon, marque la fin du soutien de l'Orient à l'Occident. Peter Heather, p. 219-221, pense de même que cette paix démontre que l'Orient ne croit plus désormais à la survie de l'Empire d'Occident. Et Guiseppe Zecchini, p. 313-314, estime que l'année tournante est 469 : après l'échec de l'expédition contre les Vandales, l'Empire d'Orient, se désintéressant de l'Afrique, modifie ses priorités et se tourne désormais vers l'aire balkanique, en réussissant à maîtriser le contrôle de celle-ci (p. 309-324), ce qui est essentiel : *de facto*, un Empire romain d'Occident autonome aurait dès lors cessé d'exister. Cette convergence de vues entre plusieurs contributeurs est l'un des apports les plus significatifs de l'ouvrage. 3) On insistera pour conclure sur deux aspects des transformations à long terme des structures de l'Empire d'Orient, dans le domaine civil d'une part, dans le domaine militaire d'autre part. Il s'agit d'abord de la gestion des cités (Fiona Haarer, p. 125-162) : il ne faudrait pas confondre des transformations institutionnelles se traduisant par un déclin du pouvoir des conseils avec un déclin des cités au VI<sup>e</sup> siècle (p. 134). À propos de la situation des cités au VI<sup>e</sup> siècle, l'auteure écrit : « it seems clear that these changes do not by themselves imply that the cities were less flourishing than before » (p. 157). Ensuite, sur deux points précis, la question de l'armée est abordée. Ariel S. Lewin décrit l'utilisation au Proche-Orient de tribus arabes qui se christianisent et dont les petites unités finissent par devenir des composantes de l'armée impériale (p. 225-246). Sylvain Janniard montre comment, face aux peuples de la steppe, l'armée romaine s'est adaptée : en recrutant des cavaliers parmi les Huns, en développant une archerie montée, en transformant les techniques de cavalerie (coordination des *koursores* et des *defensores*), en opposant à l'ennemi des obstacles artificiels et enfin en adoptant des pratiques d'attaque par surprise (p. 247-288). Ce riche volume ouvre de nombreuses pistes de réflexion sur les raisons qui ont permis à l'Orient romain d'échapper à la catastrophe. Il montre à quel point l'étude du V<sup>e</sup> siècle est, en particulier sur les plans géopolitique, politique, institutionnel et militaire, un chantier en plein renouvellement. Le seul regret qu'on puisse avoir est que la dimension comparative n'ait pas été davantage prise en compte, car cela aurait peut-être permis de suggérer d'autres pistes encore, pour le destin de l'Orient comme pour celui de l'Occident.

Alain CHAUVOT